

laient s'assurer qu'aucun spectateur imprudent n'y est demeuré. Ils s'arrêtent enfin devant la loge royale et se découvrent respectueusement, d'un mouvement plein de grâce.

Ceux qui assistent pour la première fois aux courses de taureaux en Espagne sont invariablement séduits par ce cérémonial du moyen-âge, par cet appareil et par la dignité des cavaliers. Les alguazils ont l'air de deux nobles hérauts rendant hommage à leur souveraine au début d'un tournoi.

C'est la permission d'ouvrir le spectacle qu'en effet ils sollicitent, en même temps qu'ils demandent la clef du toril où sont enfermés les animaux du combat. Au bout de quelques secondes, cette clef est jetée de la loge royale, attachée à une chaînette d'or; les cavaliers saluent de nouveau et s'éloignent. Tout ceci n'est évidemment qu'une formalité, qu'une cérémonie, et le spectacle était antérieurement autorisé; les écuries ne sont même fermées qu'à l'aide de simples loquets de fer. Mais la cérémonie est belle, et on ne l'omet jamais.

En quelques secondes, les alguazils ont disparu; la grille s'ouvre encore, et toute une compagnie apparaît. Les deux cavaliers que nous venons de voir tiennent la tête; derrière eux s'avance un rang de capeadors, puis ce sont les "banderilleros", et le cortège est clos par les picadors. La troupe entière brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, reluit de paillettes, d'or, d'argent, de satins et de soies. Elle traverse la partie éclairée de la piste, chatoyant sous le soleil comme un parterre de fleurs. L'oeil ne peut se rassasier de ce spectacle véritablement merveilleux.

Ayant atteint le centre de l'arène, la compagnie se disperse tout à coup comme un vol d'abeilles. Les picadors se disposent autour de la barrière et brandissent fièrement leurs lances; les hommes à pied formeront des groupes pittoresques; ils ont pris des postures à la fois indifférentes et théâtrales; ils attendent le taureau.

C'est probablement le plus bel instant

du spectacle; plein d'originalité, si véritablement espagnol qu'on regrette de ne pas être peintre pour en saisir un croquis rapide. Que de couleurs, sous la lumière cruelle du soleil, pour séduire l'oeil d'un artiste.

Bientôt, le sang coulera sur ce sable. Mais à présent, tout est immobile et silencieux dans le cirque; on entendrait presque les battements des éventails, que des mains impatientes agitent machinalement. Tous les regards se tendent vers la porte d'où le taureau s'élancera. Le temps se compte par secondes.

Tout-à-coup, un sifflet aigu, en même temps qu'un coup de trompette long et lugubre, partent de l'orchestre; la barrière s'ouvre avec fracas et le taureau bondit dans l'arène comme la foudre.

C'est un noble animal, le cou splendide et puissant, la tête relativement courte, les cornes énormes et pointées en avant. Nos pauvres bestiaux ne donnent qu'une bien faible idée de cette bête magnifique, car, bien que le taureau d'Espagne n'égale pas le nôtre en volume, il le dépasse en force, et surtout en activité. On reconnaît, du premier coup d'oeil, une bête élevée à l'état sauvage et sur de grands espaces; elle est habituée à de longues courses et se meut presque aussi facilement qu'un daim. Et c'est ce qui rend dangereux au suprême degré le taureau d'Espagne. Ses jambes de devant sont un peu plus hautes que les autres, comme il arrive de presque tous les animaux originaires des montagnes. En effet, les taureaux de courses sont presque tous recrutés des "gandaerías" de la Sierra Morena. Leur couleur est le plus souvent noire, rarement rousse ou pie. Le poil est court, aussi luisant que du satin; le cou seul est couvert d'une crinière un peu plus longue et bouclée.

Après s'être élançé violemment dans l'arène, le taureau s'arrête au centre, et regarde à droite et à gauche de ses yeux sanglants. Mais, le tout ne dure pas plus de deux secondes; il a vu un groupe de capeadors; l'animal baisse la tête et fonce sur eux comme un ouragan. Les capeadors se dispersent, et, tenant derrière eux le manteau rouge, ils se distribuent sur